

## L'île des anamorphoses

version de Sarah Baraka

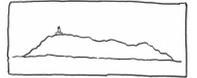
Cela fait des années que je l'observe d'ici, l'île. Je ne sais plus depuis combien de temps précisément dure ce rituel de chaque soir et de chaque matin, dans l'oculaire froid de mon télescope. Rituel de l'aube à midi, de dix heures du soir à minuit, lorsque la nuit a avalé tout ce qu'il reste de soleil dans les recoins du ciel. Je déballe l'acier brillant de ma longue loupe que je dirige toujours vers le Nord, puis je glisse mon œil droit, tout contre. Quand il fatigue, mon œil gauche le relaye, et ainsi de suite. D'abord, flou, je vois apparaître l'azur du ciel au zénith, il est dix heures. Les nuages varient selon la vitesse d'un vent doux ou violent, des courses de condensation atmosphérique, des marches lentes. Au loin, j'aperçois un point presque invisible, si minuscule au ras de l'eau immense. Il est presque midi. Je n'ai jamais mis les pieds sur l'île. Je ne sais pas nager. Je me contente d'imaginer la sensation des roulis de l'océan contre ma peau. L'horizon vague où je me noie sans me mouiller. Son petit cœur de terre est cette île, jour et nuit dans ma ligne de mire, au bout de mon agrandisseur de paysage. Mon point de fuite, sous la fenêtre.

À perte de vue.

Cette île,  
il ou elle.

Elle, mon île, dessous ou dessus l'océan qui la porte depuis si longtemps. Ces questions me traversent l'esprit tandis que je m'attelle pour la cent millième fois à l'observation de sa circonférence, de sa maigre végétation. Avec si peu de flore, il me semblait impossible que l'île puisse accueillir une faune. En réalité, je n'en savais rien.

Malgré de longues recherches dans des manuels de géologie et de géographie en tout genre, je ne trouvais aucune trace de cette petite parcelle de sable et de mousse, elle n'était nulle part répertoriée sur la carte. Aucun indice, excepté l'observation que j'en ai faite, ne prouve son existence. C'est effrayant et c'est savoureux, ce mystère.



Des gens parlent, j'attrape des bribes de phrases à la radio, des morceaux ridicules de conversation dans les rayons de l'épicerie. Ils racontent que l'île contient tous les amours du monde, d'Armstrong à Victoria, de ma grand-mère à celles de mes futurs enfants, et ainsi de suite. Ils disent qu'elle est meublée d'un lit unique, gigantesque, de la taille de sa superficie, greffé contre ses flancs. Pourtant, j'ai tendance à penser qu'il ne doit pas être si grand puisque, de là-haut, je ne l'ai jamais vu. J'imagine une chambre circulaire où se rejoignent les amants. Que leurs corps se consomment dans des nuits de feu, flottantes, des incendies extra-lunaires, où les draps braisent.

On dit qu'aucun d'entre eux n'est jamais revenu.

C'est parce que cette île est tellement malheureuse, il paraît. Parce qu'elle charme tout ce qui s'approche d'un peu trop près. Elle les aspire en entier dans sa grande bouche. C'est ce que répandent les rumeurs. Elle cloue et englutit d'un trait, net. Elle englobe de salive, gobe tout rond. J'ai du mal à y croire.

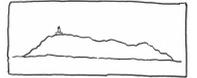
La première fois, cette histoire m'a laissée un peu abasourdie. J'imaginai mal mon île ouvrir un orifice, je ne sais où dans sa surface, langue et dents acérées, pour avaler un être humain. Quoiqu'il en soit, je me disais qu'elle devait sacrément manquer d'amour pour agir de cette façon.

Ces dernières semaines, quelque chose de grave est arrivé, une chose pour laquelle je m'en veux encore, que je vais avoir beaucoup de mal à me pardonner.

J'ai failli au rituel. Durant quatre nuits, j'ai abandonné l'île.

En réalité, ce n'était pas tout à fait de ma faute. Ça n'a été ni par paresse, ni par manque d'intérêt. C'était un accident.

Ce jour-là, il m'a fallu me lever tôt, plus tôt que les autres jours, avant le lever du soleil. Mon père avait besoin de moi, cette même nuit il a encore fait une crise. C'est la troisième consécutive. Le médecin a dit qu'elles sont dues à un caillot dans l'un de ses poumons, un caillou minuscule qui grossit au fil des ans, et lui provoque ces fameuses crises. Il ne sait plus respirer, il voit trouble. Il n'arrive pas à se calmer seul. Je me lève et m'habille à la hâte pour prendre le premier train vers sa maison. Il habite à environ deux heures d'ici, un patelin plus paumé que le mien, plus à l'est de la côte, au milieu

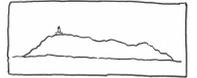


des vignes et des champs. Avec les changements de wagon et l'attente, il me faut au total plus de deux heures pour arriver jusqu'à lui. Je reporte donc le rendez-vous avec île – qui, maintenant, pour moi, est devenue île. Île va peut-être m'attendre, s'attrister de ne pas me voir revenir, la longue-vue dormant au fond de sa housse. Ce moment auprès de mon père a duré longtemps, plus longtemps que ce que j'avais prédit. J'aurais dû prendre le temps de faire quelques calculs pour être certaine d'être de retour avant que le ciel s'assombrisse... Aussitôt passé le pas de la porte, je me précipite au grenier et me penche à la fenêtre, mais mon île n'y est plus, disparue depuis longtemps dans le fard de la nuit. Je me rassure en me disant que le lendemain tout serait arrangé.

Je me lève aux aurores, le télescope reste muet. Rien dans l'objectif, seulement l'océan. Une peur soudain m'envahit, les flots assoiffés qui l'ont englouti.e, des images l'avalant d'une traite me submergent. Je crains de ne pas pouvoir la revoir une dernière fois, de n'avoir pas eu le temps de lui dire au revoir.

Après l'événement, mes nuits ont été envahies de rêves cauchemardesques. Ce qui est étrange, c'est que malgré les sueurs froides et les cernes qu'ils me procuraient, j'ai pris plaisir à me promener et à me blottir dedans. De cette façon, j'échappe à la réalité du présent, où mon île n'est plus. Et ainsi de suite, toutes les nuits, je la parcours dans des décors éclatants de rouge, de bleu et d'ocre, de jaune et d'argent, peuplés de plantes monstrueuses, de fleurs multicolores dont j'ignore tout. Les branches indigènes me roulent sur le corps, les lianes me prennent de toute part et, dans ces instants presque extatiques, je me sens en parfaite fusion avec l'île dont je touche le sol pour la première fois, les yeux clos. Je m'unis à elle dans d'étranges étreintes qui, encore au réveil et pour le reste de la journée, restent collées à ma peau. Les jambes encore frémissantes, des réminiscences charnelles me rattrapent, dont j'oublie déjà la provenance, dès que l'eau froide coule sur mon visage endormi.

Je rêve que je me promène sur il. Le sol est couleur chair, il a l'odeur forte de la peau. Le pigment pique par endroit. Je marche des heures sur les collines, me prends les pieds dans les creux, cogne des rocs recouverts de la même texture aride. L'air est étouffant. Longtemps, je marche, croyant être entièrement seule, puis, de plus en plus fréquemment je sens une présence, de plus en plus certaine, avancer derrière moi. Je me retourne et, chaque fois, je bouscule un fantôme.



La température de l'île s'est rafraîchie. Les herbes hautes ont poussé d'un seul coup. Je m'égare dans une brousse glaciale, sans parvenir à retrouver mon chemin. Tout à coup, j'ai la terrible sensation que l'île m'avale, aspiration, absorption par le bas. Je sais à présent que je ne suis pas seule. J'ai du mal à savoir s'île m'entraîne dans ses désordres ou si je glisse et m'enfonce, sans effort, dans sa vase, de plus en plus profondément, en elle.

D'île en île, d'île en il, d'île en elle, mes pas sur l'épiderme se font lourds. J'ai perdu tout repère, ma tête tourne de plus en plus fort. C'est un manège fou.

Suis-je en train de perdre la mémoire ?

Où suis-je et quel est ce corps, je me demande.

Qui suis-je, je me demande.

Il ou elle ?

Île ou ciel ?

Ciel ou sol ?

Eau et sel ?

Je sens que je perds consistance, je m'évapore. Je dois quitter cet endroit au plus vite. Je me mets à courir. Je veux crier à l'aide mais mes lèvres sont cousues. Je tente de secouer les bras mais ce sont des enclumes.

Je m'éveille en sursaut, trempée de sueur. Il fait jour. Je suis assoiffée. Je me précipite à la fenêtre, l'île n'est pas là, il y a seulement l'océan, paisible.

Mon île,

il ou elle.

Était-ce seulement moi que j'observais depuis des années dans l'oculaire froid de mon télescope ?